

Pascal LERAY

PORTRAIT
DE LA SÉRIE
EN JEUNE MOT

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX

12, rue du docteur Jean Sérié

09270 Mazères

Tel: 05 61 60 28 50 / 06 74 29 85 79

www.lechasseurabstrait.com

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

ISBN : 978-2-35554-025-7

EAN : 9782355540257

ISSN collection Djinn : 1957-9772

Dépôt Légal : mars 2008

Copyrights :

© 2008 Le chasseur abstrait éditeur

Pascal LERAY
PORTRAIT DE LA SÉRIE
EN JEUNE MOT

Pascal LERAY

PORTRAIT DE LA SÉRIE
EN JEUNE MOT

SOMMAIRE

Sériographie subjective

Tête de série	15
Un jeu concours	18
Un souvenir de la série	20
Chapître VI - Des séries	21
Souvenir de la série	28
L'enfance de la série	40
Algarade au grand jour	42
Mémoire du cahier	48
Pas de série	50
Note sur le jour et l'heure	52
Return of the son of « pas d'oeuvre »	54
Adieu	56
Un au revoir épouvanté	57
Pas de journal	59
Lumière de préséries	60
Sri-Party	62

Adieu (2)	63
Finition de pas d'oeuvre	65
Souvenir de la série (miroir)	72
Souvenir de la série (énième série)	81
Regrets	84
Un épilogue	90
La haine de la série	91
La haine de la série (un épilogue)	105
Kyrie	106
Deuxième série	107
La conscience sérielle	117
Conduire un cahier	120
Implacables séries	124
Serrurerie	126
Incrustation	127
Sommeil de la série	136
La nostalgie	141
Les inventaires	147
Que serais-je sans toi ?	150

Sériographie structurale

Jeux d'oeil	153
Pour une archéologie du signifiant fr. « série », nf	154
Une histoire portative de la série, 1. lat. « series »	193

Une histoire portative de la série, 2. fr. «série»	196
Chronologie restrictive	213
Distinction des quatre points de vue	221
Didactique de la série	223
Fonction d'intervalle	230
Tableau synoptique	233
Thème vs série	259
Nouvelles propositions sur la série	260
La série des structures sérielles	266
Lumière de la série	269
Fin de série	275

À ma mère

Sériographie subjective

Tête de série

À l'époque de mes dix-huit ans j'ai eu une crise, me mettant à rechercher une musique libre des contraintes du rock et de la chanson – dans le jazz, à travers les traditions du monde, et puis la découverte de ce qu'on appelle sérialisme : Schoenberg, Berg et Webern, puis Boulez, Stockhausen, Nono, Maderna...

Une fabuleuse découverte du monde musical et sonore : j'allais à des concerts presque chaque semaine, je n'écoutais plus beaucoup de musique chez moi, et je cherchais ce qui dans la musique contemporaine était sériel ou non. Nos premiers jeux de cache cache.

Quelques années plus tard j'ai voulu « appliquer » à la poésie le sérialisme. Une série d'échecs. Mais c'est à cette époque que j'ai développé l'idée de « multiplication » du type « arbre x falaise ». Je me suis enfoncé dans des structures métriques. Un an plus tard, j'ai commencé à faire la synthèse de tout ça, dans des poèmes qui utilisaient les systèmes de dérivations par phonèmes.

Alors que je travaillais comme aide-documentaliste dans un centre de recherche, j'ai commencé à récupérer toutes les définitions du mot que je trouvais. J'ai compris

à ce moment que, tout étant série, il fallait circonscrire le mot à son histoire avérée : j'ai commencé une histoire du signifiant « série ».

« Série » est un mot. Je ne crois pas aux mots. Donc je ne crois pas à la série. Il y a quelque chose d'arbitraire dans cette prédilection pour un mot, une notion.

Un jour j'ai voulu me reposer. J'ai lu *Aurélia* de Nerval. Je ne m'attendais à rien autre qu'à un beau texte. Or « série » apparaît dix fois sur cent pages ! Un mot important, relayé par d'autres comme « chaîne » ou - dans un moment d'isolement - le « grain de chapelet ». Souvent, la série apparaît là où je ne l'attends pas, ou plus. Plus d'une fois j'ai voulu en finir avec elle. D'où l'adieu ! pas si lointain d'ailleurs.

Et lorsque, « série » étant partie, ma socialité s'est rétrécie amèrement, je suis arrivé à un point de ma recherche qui déjantait quelque peu : j'ai en effet entrepris d'analyser les textes où le mot « série » n'apparaît pas, jugeant que son absence dans tel ou tel texte a une signification pour l'histoire de ce mot.

Adieu, je jette l'éponge. Mais c'est aussi le point où, ayant eu travaillé l'histoire du mot et parallèlement cherché à produire une écriture sérielle, sérialisée, les deux aspects sont venus à se confondre.

Le problème vient du fait que je ne suis pas du tout satisfait de ce que j'ai fait jusqu'ici. Donc, tout est à recommencer. Sans cesse, avec la prétention de la série, ironique

c'est vrai, à en finir, ce qui pose problème.

« Série » n'est pas synonyme d'amour mais il y a de l'amour dans la série, c'est certain puisqu'il y a de tout dans la série et qu'on ne fait rien sans amour.

Un jeu concours

Il existe dans la langue française un mot qui aura trois siècles d'âge en 2008. Il s'agit du mot « série », nom féminin.

Je m'occupe de préparer son anniversaire et en cadeau élabore une anthologie des plus belles pensées impliquant le mot « série ».

À l'exception d'une chanson créée à l'orée du XIX^e siècle et dont il sera question plus loin, le Comité préparatoire pour les célébrations du tricentenaire de « série » (CPCTS) ne dispose pas d'un seul vers de la langue française employant le mot « série » avant... André Breton ! Aujourd'hui même, alors que le mot « série » a acquis une popularité indéniable, son application au vers français reste rare...

Je propose donc à ceux et celles d'entre vous qui croiraient une série, au milieu d'un vers ou à l'une de ses extrémités, de la confier au CPCTS (récemment dissous) qui se chargera de l'épineuse question de l'évaluation... avec un principe aussi arbitraire que ferme :

Plus une citation est ancienne, plus elle prend une grande

valeur.

– Dans un poème contemporain, elle offre un intérêt certain (1 point);

– Dans un poème de la première moitié du XXe siècle, la perspective nous permet de mieux l'évaluer, de la situer (3 points);

– Dans un poème du XIXe siècle, il faut savoir qu'un seuil est atteint - je ne connais pas un cas, alors que les conditions sont réunies pour son émergence (5 points);

– Il est douteux qu'on trouve un vers employant le mot « série » au XVIIIe siècle. Il s'agirait d'un cas d'espèce (800 points).

Bien sûr, il se peut que la date des festivités soit déplacée, car les dates d'apparition des mots sont difficiles à estimer.

Et la question se posera sans doute de savoir ce qu'on fait de l'homonyme « série », déjà vieilli au XVIe siècle mais qui se disait encore au sens de « soirée » : *une claire série...*

Que faire aussi (mais ce n'était pas tout à fait un poème) du souvenir de cette Allemande qui s'adressait à son ami, lui disant : « C'est une bras-série ! » devant une terrasse de café ?

...Peut-être rien. Juste en conclure que le mot « série » est un mot riche de rimes. Qu'en disent les poètes ?

Un souvenir de la série.

*Du temps que nous traversâmes la plaine,
toi dans ma bouche aux lèvres secourues,
de longs oiseaux sifflaient pour nous de vaines
dodécaphonies au dessin de rues.*

La plaine fendue, nous sommes allés
ensemble aux escaliers aux réverbères.
Le sentiment de plaine s'est scellé.
Nos pas, nos mains font un seuil éphémère.

Ne me restait qu'un écho, ma tendresse.
Le train déchirait la plaine, la plaie
et les rails s'écartant avec mollesse
disaient pour railler : « elle n'est pas vraie ».

Qu'ont répondu mes lèvres, voyons voir ?
Mais des mots doux qui font que le mal dure.
Était un mot, un mot qui fut un soir.
L'étions, nous l'étions. Sois et sois-en sûre

s'il te plaît. Ou je n'aurai plus de force.
Je serai plaine, tu traverseras
la plaie de mon aine comme une écorce.
Je suis le rouleau où tu écriras.

Chapitre VI - Des séries.

◦

(le train)

Je commence à marcher sur un chemin peu fiable. On me dit l'état de la route mais j'écoute à peine quand je marche. Je ne me rends pas compte que quelqu'un à côté cherche à langer un enfant. Je suis moi-même sur un landau (je marche). Le chemin est peu fiable, mais on y marche tranquillement. Sans inquiétude je voudrais m'asseoir, des gens continuent de passer, plus nombreux que moi. Au sortir de la gare c'était ainsi déjà; le soleil était jaune comme la lune la veille au soir. Et puis j'ai repris mes calculs.

Je commence juste à comprendre de quoi il retournait. J'ai beaucoup retourné moi-même (la terre), j'ai engraisé le sol et je commence (peut-être) tout juste à comprendre pourquoi. Question qui se posait jusqu'alors sans se poser. J'étais à discuter avec un habitant de cette ville coupée en deux, en une zone urbaine excessivement compacte, étouffante tant la vision y est rétrécie, et une zone rurale presque dénuée d'habitations, coupée par des

chemins mal entretenus et qui conduisent on ne sait où. La discussion avec cet homme dont autrement je ne sais rien tournait autour du *cadastre*. J'avais dans le feu de la discussion une passion pour le cadastre qui, je le crains, recèle une série de germes de conflits qu'un printemps un jour un peu féroce ne voudra plus retenir.

Maintenant je recherche le fin mot de l'histoire. Je voudrais croire qu'il se trouve à portée de ma main, et l'on me tend la main et je suis soulagé car *c'était bien l'enfer*, comprenez (comprends). Je suis à ce dimanche au seuil, respirant - quoique demain, la chape de nouveau, chape à nouveau, revient, et je remets mon casque sur la tête, je me renforce comprenez, demain je reviens bien à ce seuil mal, ta main où est-elle donc ? Il faut que je retourne, discuter le bout de gras. Le cadastre, et puis...

Dans le train, j'ai cru qu'un accident devait survenir. Station après station j'ai eu la certitude de plus en plus ferme de son imminence. Pourtant je suis descendu du train à telle station et rien n'est survenu (à ma connaissance, rien). J'ai pensé à toi alors. Mais je ne voyais pas ton visage, ce qui rendait plus difficile la pensée que je pouvais avoir de toi à ce moment. N'est-ce pas éprouvant, cette tyrannie insensée de la vue ? J'ai prononcé ton nom, qui m'a sauvé de ma mauvaise vue (des gares).

Je ne plus voyais que toi dans la gare (prononçant ton nom, et le secret). Le train est revenu (le temps que je descende, que je réfléchisse à toi, que je retrouve ton nom en forme de visage - de ton visage - il avait disparu, réapparu). Dix-sept minutes ? Sans doute, et j'ai repris le

train, c'était la direction inverse du chemin dont je revenais déjà et donc, des sentiments d'une nature inverse se sont déclenchés en moi, station après station : je revenais. L'exaltation, une sérénité pourtant, et puis le sentiment de l'imminence d'événements extraordinairement heureux, m'investirent simultanément.

C'était des symphonies superposées. Chacune d'entre elles était un bloc de résonances partielles, proches du bourdonnement et sifflant pour chacune sa toute petite mélodie à peine audible, audible lorsque deux de ces lignes au moins se croisaient et s'acheminaient, si j'ose dire, d'accord. L'un seulement d'entre ces blocs symphoniques secrets se dispersait en ondes opposées qui zigzaguaient ; c'était la lumière forte du bonheur. J'avais quelque chose dans la main.

Une onde de chaleur. Un stupéfiant coup de vent entraînait dans le train et se glissait d'un siège à l'autre et comme le matin avait un soleil bien à lui, il éclairait le train de l'intérieur et dans le train illuminait le coup de vent. Il siffla et siffla, puis disparut. Je ne me rendis pas compte de suite qu'il avait interrompu ma réflexion. Je n'étais pas dans un état second pourtant. C'est banale chose que de parler au vent, dans le train, et l'on ne prête pas attention à ces petites interruptions de la pensée, dans de pareilles occasions. Faut-il le regretter ?

Mais hors du train d'autres pensées me sont venues. Je ne discutais plus avec le vent qui était entièrement dispersé autour de moi (à travers la ville). Pour rire, je le brassais par-devant moi, les gens voyaient un gars *dingo* brasser

de l'air par-devant lui, comme un ministre de l'intérieur pris d'hallucinations disperserait une foule fictive de Lilliputiens manifestant devant lui, à hauteur du visage (ce sont des mouches). J'allais tranquille.

Il est des rues tranquilles, des rues calmes. On imagine qu'elles ne le furent pas de toute époque, et qu'elles ne le seront pas de toute éternité, mais voilà à des heures des havres de sérénité improvisés. Les circonstances vous offrent cette rue, vous avez telle vue de cette rue où nagent des effervescences passagères comme si vous communiquiez à cet instant avec d'absents voisins. Est-ce de penser que tu y sois, que tu pourrais y être ? Mais c'est une pensée toute magique, celle-là.

J'ai perdu comme on perd le sang le sentiment de la magie qui m'animait jusque tout récemment, au fond. Maintenant si j'ai un sentiment magique, par exemple, je lève la main à hauteur des yeux (n'importe laquelle des deux mains) et je la regarde. En la voyant, je me sens désabusé, je lui demande de retourner à ses activités : « Tu n'es pas la main dont je rêvais ».

Bon, et puis la magie n'existe plus enfin. Je l'ai remplacée (puisqu'il y a à remplacer, vous ne saviez pas ?) par une série de promenades. Mais de promenades compliquées, parce que la promenade simple ne me passionne pas. Je combine des polyphonies de promenades, ce qui nécessite un dispositif complexe. Voulez-vous que je vous l'explique ? Si cela prend du temps, écouterez-vous tout ce temps ? Je m'interromps.

Nos promenades

Nos aventures

Vous comprenez qu'il y a diverses procédures qui permettent de déduire, d'une promenade initiale, n séries de promenades. Vous comprenez que ces promenades s'effectuent par des moyens divers: pédestres, automobiles, nautiques (n séries de moyens de transports). Le nombre, le genre et la personne des protagonistes influera indirectement - mais sensiblement - sur la densité de ces promenades. En réalité, le facteur déterminant, le déclencheur de toute la mise en branle sérielle de nos aventureuses promenades, ce sont les *séries mémorielles* qui claquent au rythme du tissu nerveux de chacun des protagonistes de la promenade, d'où on établira, avec la plus grande précision, une partition en arcs-réflexes de chaque promenade, soit de chacun des temps que nous aurons vécus ensemble.

En avançant très lentement nous accroissons la densité mémorielle de chacun de nos pas. Mais cette densité mémorielle qui pourrait être extraordinairement pesante et nous détruire, presque, au milieu de la rue nous écrasant, nous allège au contraire, et demain voilà que nous pensons un avenir, la ville se détend, ses murs semblent respirer en s'éloignant les uns des autres, du coup le sol se gondole mollement, et l'on rit.

Mais il faut qu'on soit un dimanche matin pareil pour que je puisse te voir ainsi, et pas le soir comme il y a eu de ces soirs, comme tu as pu voir, extrêmement gris et nouveaux, comme si les fils du tissu nerveux et mental se tiraient d'un côté et de l'autre et se nouaient douloureusement. Cette

masse grise et rétrécie que vous formez, fils de mon esprit, c'est ma tête ? Je n'ai pas résisté. Sombé dans le sommeil, en récitant une prière qui me semblait odieuse. Et elle se déroulait, et les draps du lit où je restais tordu s'écoulaient et la lumière, bien sûr, était restée allumée alors que je ne voyais rien (j'avais les yeux fermés).

Mais la lumière perce à travers les cloisons du voyage (je parle du voyage quotidien, pas de ce qu'on appelle le *voyage* avec un rêve en tête). Ainsi nous nous rencontrons (parfois) dans de pareils états, dont on pourra parler sans que personne n'ait la clef de nos langages. La nuit où j'ai dormi comme un morceau de bois, ce n'était pas sans toi. Même si le lendemain a rejoué des choses combinées comme des peines, des chagrins, des maux, des nuisances, des cris incroyables qui remontaient à la surface, sans que j'y sois pour quoi que ce soit... Toc, toc, toc. - J'ai remarqué qu'il y avait un lien incompressible dans l'enchaînement de ces coïncidences.

Je t'écris. Je ne peux plus faire autrement que de t'écrire. Même si je t'ai toujours écrit, même si peut-être demain je t'écrirai toujours. Comment faire autrement ? Sans doute que j'ai beaucoup caressé le doigt de la seule nuit qui écrivait pour moi des lignes claires comme son oeil (va comprendre - si la nuit a l'œil clair, le doigt sombre... je n'ai fait que reporter des faits, des impressions). - Et après tout j'ai pu converser avec elle (ou bien ce n'était pas la nuit mais déjà son indécent *alter ego* la mort, que je devais retrouver un peu plus tard à une fenêtre) (ou c'était le contraire, et la rencontre murale s'est déroulée après celle de la fenêtre). Mais je n'oublierai pas qu'il y a eu d'autres

rencontres, je ne renierai pas le hasard qui les a rendues possibles, je parle dans le vide, certes, mais ainsi j'espère bien frayer un chemin.

Ou quelque chose comme un chemin.

[...]

du même auteur :

- Émilie Guermynthe

Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2008

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

patrickcintas@lechasseurabstrait.com

tel: 05 61 60 28 50 / 06 74 29 85 79

fax: 05 67 80 79 59

imprimé en France par:

Le chasseur abstrait

achevé d'imprimer le 28 février 2008

ISBN: 978-2-35554-025-7

EAN: 9782355540257

ISSN *Collection Djimns*: 1957-9772

Dépôt Légal: mars 2008



Parfois tu passes les bornes. Et moi, tu me transperces. Je te critiquerai de part en part, en chaque point de mon corps.

Ta répartition par époques.
Les grands secteurs d'activités sociales.
Tes fixations inexplicables dans la langue.

Toi, tu es ici (où je ne te vois pas) mais tu fus là (où je ne te vois plus). Oiseau de bon et de mauvais augure;

L'arbre et l'oiseau
ne voient que par tes yeux.

Je crie : tu étais là, où étais-tu ? Mais tu n'y parais plus.
Même si je te rencontre, c'est en l'absence de toi-même, pour ainsi dire.

Tu n'es pas là où tu es, es-tu où tu n'es pas ? Mais je compulse

L'absence de la série est un cercle vicieux.

Pascal Leray



9 782355 540257

www.lechasseurabstrait.com

Prix: 20 €